Varro, Gabrielle et Boyd, Sally, Americans in Europe. A socio-linguistic perspective, *International Journal of the Sociology of Language* n° 133

Christine Béal

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1980>

DOI : 10.4000/praxematique.1980

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 10 janvier 1999

Pagination : 219-222

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Christine Béal, « Varro, Gabrielle et Boyd, Sally, Americans in Europe. A socio-linguistic perspective, *International Journal of the Sociology of Language* n° 133 », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 33 | 1999, mis en ligne le 11 décembre 2015, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1980> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1980>

Gabrielle VARRO et Sally BOYD (éd.)

AMERICANS IN EUROPE. A SOCIO-LINGUISTIC PERSPECTIVE

International Journal of the Sociology of Language n° 133, 1998, 187 p.

Trois millions d'Américains vivent de façon plus ou moins permanente à l'étranger et sont intégrés à des degrés divers dans les sociétés des pays d'accueil concernés. Pourtant, ils constituent un groupe humain généralement négligé aussi bien des sociologues que des linguistes. Les auteurs de cet ouvrage se devaient donc tout d'abord d'expliquer le pourquoi de ce désintérêt quasi général et les motivations de leur propre démarche apparemment presque à contre-courant du consensus de la communauté scientifique. C'est ce à quoi s'appliquent Varro et Boyd dans une introduction détaillée qui définit le contexte de ce numéro thématique de l'*International Journal of the Sociology of Language*.

Du côté des raisons de l'indifférence habituelle affichée à l'égard de ce sujet, les explications sont plus ou moins sans surprise : les Américains installés à l'étranger — et plus particulièrement puisque c'est le thème de cet ouvrage, en Europe — sont « invisibles » aux yeux des chercheurs car ils constituent un groupe relativement privilégié qui ne pose aucun problème sur le plan social, à tel point que les termes « immigrants » ou « émigrés » leur sont rarement appliqués, même dans les pays scandinaves où le terme a été volontairement banalisé et épuré de ses connotations négatives. A ce côté inintéressant parce que « sans histoires » des Américains en Europe vient cependant s'ajouter, en ce qui concerne nombre d'intellectuels européens, un anti-américanisme persistant qui tend à faire l'amalgame entre le statut des Etats-Unis dans le monde et les ressortissants de ce pays, mais aussi entre la « culture américaine » et le triomphe de la culture de masse dont ils dénoncent les effets néfastes. L'indifférence apparente se teinte donc parfois d'un rejet plus concerté. Or c'est précisément cette situation particulière d'immigrés d'un pays riche et dominant, expatriés par choix plus que par nécessité, pour des raisons individuelles plutôt que collectives, qui intéresse Varro et Boyd.

Elles soulignent l'intérêt du point de vue des études sur le bilinguisme d'avoir accès à un groupe qui ne combine pas, comme c'est le plus souvent le cas, problèmes de langue et problèmes socio-économiques. Autre aspect intéressant de cette situation particulière : la plupart des études sur le contact des langues envisagent d'habitude des situations où une langue minoritaire se trouve confrontée à une langue majoritaire, or ici, la situation se trouve inversée, les familles anglophones se trouvant, comme en Finlande par exemple, confrontées à des langues certainement minoritaires à l'échelle planétaire. Enfin, c'est toute la question du rapport des communautés d'accueil au monde

extérieur qui est posée avec là encore un décalage intéressant : quelles sont les attitudes qui émergent lorsque « l'immigrant » est perçu comme plus aisé que les natifs du pays, quels types de comportement à son égard et quels stéréotypes cette situation engendre-t-elle ? Ce sont à des interrogations de ce type que les articles qui suivent s'efforcent d'apporter des éléments de réponse.

Les trois premiers articles, de Boyd, Latomaa et Lanza, se penchent sur la question du bilinguisme chez les Américains installés en Scandinavie. Ils montrent que ceux-ci, par comparaison avec des immigrants d'autres nationalités, tels que par exemple les Turcs et les Vietnamiens, pratiquent davantage les langues locales, qu'ils ont souvent apprises au moins en partie en suivant des cours. Ils constituent ainsi une *élite bilingue*. C'est cependant en Finlande que ce bilinguisme est le moins bien développé, pour des raisons liées à la fois à la difficulté de l'apprentissage d'une langue non-indoeuropéenne, aux attitudes de la communauté locale, et aux carences des cours de langues proposés. Là plus qu'ailleurs, l'apprentissage doit se faire essentiellement « sur le tas ». La deuxième génération, elle, est dans tous les cas bilingue, et même plus encline à utiliser les langues locales que la langue anglaise, en dépit du prestige et du statut international de celle-ci. Dans le cas des couples mixtes, c'est lorsque c'est la mère qui est anglophone que les enfants maîtrisent le mieux l'anglais. Cependant, comme le montre l'article de Lanza reposant sur des études de cas menées en Norvège, l'établissement du bilinguisme chez les enfants dépend essentiellement au départ du type de stratégies conversationnelles employées par les parents, puis son maintien des efforts déployés par ceux-ci à divers niveaux (vidéos, séjours de parents et amis anglophones, vacances outre-atlantique etc...) pour entretenir un niveau de motivation suffisant.

Dans le quatrième article, de Giancarli, des tendances similaires concernant le bilinguisme de la seconde génération sont mises en évidence pour les familles franco-américaines. Giancarli souligne l'importance du lieu de résidence du couple qui, au-delà de la petite enfance, devient « un facteur dont le poids prime sur celui de la répartition des langues à l'intérieur de la famille ». Cette dominance de la langue nationale se révèle en particulier par le nombre des interférences sur la langue mise en minorité, phénomène qui n'est pas réciproque : les jeunes bilingues franco-américains vivant en France subissent des interférences du français sur l'anglais, et ceux installés en Grande-Bretagne des interférences de l'anglais sur le français. Ici encore, les parents jouent un rôle crucial pour limiter cette tendance au mélange.

L'article suivant, de Varro, se tourne davantage vers les aspects socio et psycholinguistiques du bilinguisme de la deuxième et troisième génération dans les familles franco-américaines. L'un des résultats les plus intéressants de son étude est de montrer que, pour que les enfants soient réellement à l'aise dans les

deux langues, le facteur le plus important est que les parents eux-mêmes soient issus d'un milieu bilingue et/ou biculturel. Un bon niveau de bilinguisme n'est pas, en effet, le résultat d'une sorte de « match nul » entre les langues/cultures de parents faisant de la transmission de leur patrimoine linguistique et culturel un enjeu identitaire, mais au contraire celui d'une attitude de compromis et d'ouverture aux influences extérieures. Dans cette perspective, l'auteur met en évidence des corrélations révélatrices entre le choix du nom donné à l'enfant (français, américain ou neutre), la religion dans laquelle on l'élève (celle du parent français ou américain si elles diffèrent ou pas du tout) et son niveau de bilinguisme. Cependant, quel que soit le degré de bilinguisme atteint par la deuxième génération, il tend à se perdre à la troisième génération, surtout dans le contexte français où prédominent les valeurs d'assimilation. Ainsi se pose la question de savoir si l'on peut parler de familles à culture bilingue ou si celle-ci ne représente le plus souvent qu'un état transitoire.

Les deux articles suivants, en forme de témoignage, confirment et illustrent les résultats des enquêtes sociolinguistiques des précédents. Celui de Fries décrit une situation classique où des parents à l'origine monolingues (français/américain), installés dans le pays de l'un des deux (la France), ont souhaité donner à leurs enfants une éducation bilingue. On y voit d'une part comment l'influence du lieu de résidence et de la langue utilisée à l'école (le français) rendent déjà l'entreprise difficile et comment d'autre part l'enjeu identitaire pour le parent de la langue minoritaire — le désir de « faire passer son héritage » malgré tout — se trouve frustré et tend à exacerber les blocages, la « deuxième langue » devenant alors pour les enfants davantage une obligation filiale qu'une source de plaisir et une richesse en soi.

Le témoignage de Antal, *A linguistic odyssey*, vient lui aussi compléter la démonstration mais en contre-point : en effet, on y voit un couple franco-américain, mais où la mère est déjà bilingue de naissance (français/anglais) et le père bilingue consécutif (Américain d'origine germano-hongroise), s'installer en Allemagne où ils enverront leurs enfants dans une école bilingue (anglais/allemand) avant de déménager quelques années plus tard pour se fixer en France. Les enfants grandiront trilingues sans que ne se pose dans la famille la question d'une hiérarchie des langues ou d'une quelconque loyauté à l'égard de l'origine culturelle des parents. Antal tire de cette expérience des conclusions à méditer : tout d'abord que si l'acquisition de deux (ou trois) langues dépend essentiellement de la motivation de l'individu qui peut être au départ à visée utilitaire (améliorer ses chances sur le plan professionnel par exemple) ou à visée d'intégration (se faire accepter dans un nouveau milieu), elle est également toujours liée à la question des origines et à une quête identitaire « a search for the answer to the question of who we are ». Ensuite, comme on l'a déjà vu,

que l'environnement linguistique du moment détermine largement quelle langue est utilisée le plus fréquemment, et donc que le bilinguisme (ou trilinguisme) d'un individu n'est jamais statique ni défini une fois pour toutes. Enfin que l'identité culturelle même d'un bi(tri)lingue est nécessairement une construction composite et très individualisée mais est aussi sujette à fluctuations au cours de son histoire personnelle qui pourra le ramener tantôt davantage vers un pôle, tantôt vers un autre.

Enfin le dernier article, de Perriaux, analyse le sens du qualificatif « américain » dans les écrits de certains auteurs français de la période 1975-1990. Elle s'attache à montrer que l'adjectif en question en vient à évoquer ce qui est radicalement différent, ce qui relève d'une autre logique qui nous est étrangère : « en décalage, en dérapage, en torsion permanente par rapport à la langue de référence », et qu'il révèle du même coup une certaine perception des Etats-Unis et de leurs habitants.

En conclusion, il n'est donc pas absolument nécessaire de s'intéresser à la situation sociolinguistique des Américains en Europe pour trouver dans cet ouvrage matière à réflexion. D'une certaine manière, on pourrait aller jusqu'à dire qu'il s'agit moins d'un livre sur les Américains que sur le bilinguisme/biculturalisme typique d'une catégorie socio-économique particulière présente dans tout le monde occidental contemporain : il s'agit de celle d'individus, issus en général des classes moyennes ou aisées, qui ont été amenés par les études ou le travail à partir à l'étranger et à s'y fixer. Beaucoup forment des couples mixtes et même si aucun des deux n'est Américain, il y a fort à parier que le terrain exploré dans cet ouvrage les concerne aussi, à peu de choses près. Et c'est justement ce qui fait l'intérêt de ce recueil : en d'autres termes, la réflexion que proposent ces différents articles sur les conditions d'émergence et de maintien du bilinguisme dans les familles, et sur ses rapports avec la culture ambiante d'une part, et les questions d'identité personnelle et de psychologie des relations d'autre part, dépasse largement le cadre du sujet a priori très spécifique annoncé au départ.

C. BEAL